

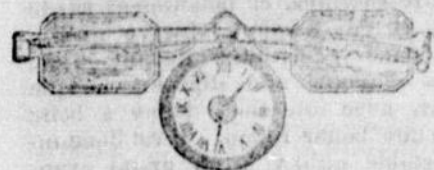
La Gazette de Joliette

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET D'ANNONCES.

Vol. I.

JOLIETTE, BAS-CANADA, 24 JANVIER 1867.

No. 73.



ANTIME LAPORTE,

HORLOGER & BIJOUTIER.

PLACE DU MARCHÉ,

VILLE DE JOLIETTE.

M. ANTIME LAPORTE, tient constamment à sa disposition des Bijoux, etc., aussi complet et à bas prix, qu'il est possible. Il offre spécialement attention sur ses chaînes de

JOUETS D'ENFANTS,
MONTRES,
HORLOGES,
BAJOUES,

BRACELETS,
EVANGILES,
MIROIRS,
LUNETTES,
Etc., Etc., Etc.

M. LAPORTE se charge de toute RÉPARATION dans ces deux branches, qu'il exécute avec soin et sous le plus court délai.

Joliette, 11 Avril 1866.

A BON MARCHÉ.

F. B. DUFRESNE,
Rue St. Charles Borromée.

Les amateurs du beau, les élégantes et les fashionables s'empresseront d'aller visiter l'assortiment complet de M. F. B. DUFRESNE.

CONSISTANT EN
MARCHANDISES SÈCHES, ÉPICERIES, FERRONNERIES,
PROVISIONS, ET CHAUSSURES,
de bonne qualité et à

BAS PRIX.

M. F. B. DUFRESNE tient constamment un assortiment de hardes faites, tels que pantalons, habits, vestes, etc., dont il peut disposer à bon marché. Il donne la plus grande attention aux commandes qui lui sont confiées.

Joliette, 11 Avril 1866.

A. FONTAINE,
AVOCAT.
RUE DE LANAUDIÈRE,
JOLIETTE.



La Gazette de Joliette.

Journal Politique et Commercial.

IMPRIME ET PUBLIÉ PAR

FONTAINE & GRANGER,

Rue de Lanaudière, — JOLIETTE.

Publié deux fois par semaine,

Lundi et Jeudi.

*PRIX DE L'ABONNEMENT.

DUX PIASTR 6 PAR AN,
Invariablement payable d'avance.

CONDITIONS D'ANNONCES.

Dix lignes et au-dessous, 1ère insertion 50 cts., 2e 25 cts., par chaque insertion subséquente.

Au delà de dix lignes 7 cts. par ligne pour la première insertion et 2 cts. par ligne pour chaque insertion subséquente.

On traitera de gré à gré pour les annonces qui doivent être publiées trois mois et au delà.

Les abonnements ne seront pas pour moins de six mois.

Il faudra donner et en plus un mois d'avance pour continuer son abonnement.

Toutes lettres, communications, etc., devront être adressées franches de port à A. Fontaine,

ADRESSES D'AFFAIRES.

OLIVIER & BABY,
AVOCATS,

Coin des Rues St. Vincent et St. Marie
JOLIETTE.

M. Baby suivra les Circuits de Montcalm et L'Assomption.

Joliette, 11 Avril, 1866.

J. N. A. McCONVILLE,
AVOCAT,

Suivant les différentes Cours des Districts de Joliette, Richelieu et Arisaaska.

BUREAU à Joliette et à Drummondville.

Joliette, 11 Avril, 1866.

FONTAINE & ARCHAMBAULT,
AVOCATS.

**RUE NOTRE-DAME,
L'ASSOMPTION.**

MM. Fontaine & Archambault suivront la Cour Supérieure au District de Joliette.
L. U. Fontaine. P. A. O. Archambault.
L'Assomption, 1er Décembre 1866.

J. U. RICHARD,
AVOCAT.

Encoignure de la rue St. Vincent & Place Bourg.

JOLIETTE.

M. Richard suivra les Cours de Circuit de Berthier, L'Assomption et Montcalm.

D. BEAUPRE,
AVOCAT.

RUE ST. VIAEUR

Première Porte Est de la

PLACE BOURGET.

Joliette, 5 Mai 1866.

BARTH. VEZINA

D. DESORMIER,
NOTAIRES.

RUE MANSEAU.

Joliette, 11 Avril, 1866.

DR. F. X. COTE

**RUE ST. PAUL
JOLIETTE.**

Visite à toute heure.

Joliette, 11 Avril, 1866.

DOCTEUR RIVARD,

Rue De Lanaudière.

Voisin de L'Imprimerie.

Joliette, 11 Avril 1866.

B. PERRAULT,
HUISSIER & ENCANTEUR.

**RUE NOTRE-DAME,
JOLIETTE.**

M. Perrault est encauteur licencié pour le District de Joliette et pour tout le Bas-Canada.
Joliette, 12 juillet 1866.

NARCISSE MARTEL,

HUISSIER

De la Cour Supérieure.
Joliette 11 Avril 1866.

Feuilleton.

LES AMOURS DE QUATERQUEM

Suite.

IV.

Comme il parlait, est utile et molette fonctionnaire parut et demanda des explications. L'Anglais ouvrit la bouche, mais dix-sept voix s'élevèrent à la fois pour couvrir la sienne. Ce langage dura quelques minutes, et le sergent de ville eut grand-peine à comprendre de quoi il s'agissait. Des qu'il eut compris, il mit la main sur le pauvre Harrison, qui se débattait comme un diable.

— Vous vous expliquerez devant le commissaire de police, dit le sergent. Le chœur des amis rit et chantaient :
Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Chez le commissaire de police l'explication ne fut ni longue ni orageuse. Le principal adversaire de l'Anglais avait disparu. Tous les autres déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, et le pauvre Hercules fut mis en liberté; mais le train était parti et le perfide Quaterquem courdissait tranquillement sa trame.

V.

Le géomètre vit entrer dans la salle d'attente Cornelius Hornsby avec sa femme et sa fille, et résista au désir violent qu'il avait de saluer Alice; mais la prudence l'emporta, et il se tourna du côté du mur, feignant de lire avec intérêt le catalogue de la Bibliothèque des amis de la paix. Cependant il regardait le jeune Anglais du coin de l'œil, et il eut le plaisir de voir qu'il en était tout orgueilleux.

Dès qu'on ouvrit la double porte de la salle d'attente, Cornelius s'avança le premier vers le wagon vide, et tout d'abord s'installa confortablement dans un coin. Un face de lui était sa femme et à côté de lui, sa fille. Une quatrième place restait vide, réservée à Hercules.

Quaterquem avança d'un air insolent, la tête dans l'embrasure du wagon.

— Entrez vite, monsieur, dit un employé en le poussant. Le convoi va partir.

— La place est gardée pour un ami, s'écria Cornelius Hornsby.

— Votre ami entrera dans un autre wagon dit l'employé qui eut que l'Anglais sût de ruse pour ménager de la place à son manteau. Et, vous, monsieur dépêchez-vous.

Quaterquem se hâta d'entrer, et l'employé ferma la porte.

— Excusez-moi, dit gracieusement notre ami en prenant la place d'Hercules, si je vous cause quelque gêne. Tous les wagons sont remplis. L'administrateur du chemin de fer est d'une négligence invincible.

Cornelius Hornsby gronda quelques mots que Quaterquem feignit de prendre pour un assentiment poli, pendant ce temps, Mme Hornsby le regardait avec attention, et Alice, les yeux baissés, lisait avec recouvrement un livre ouvert sur ses genoux. Tout à coup elle ne put s'empêcher de reconnaître :

— Par quelle heureuse rencontre, est-ce que je vous trouve ici, madame ? dit-il à Mme Hornsby. Je ne m'attendais guère au plaisir de vous recevoir si tôt.

— Ces mots Alice leva les yeux et sourit. Quaterquem vit qu'on l'avait deviné et que sa hardiesse ne déplaisait pas. Il en conçut un heureux augure.

— Nous allons entre Temps et Toitons chercher le cimetière d'Abderame, dit mistress Kate Hornsby, qui n'avait pas grand crédit dans la maison, n'était pas fâchée de s'amuser aux dépens de son seigneur et maître, Cornelius.

— Le Breton remarqua cette jumpe, mais il ne voulut pas fournir des armes à l'un des deux époux contre l'autre. C'était un jeu trop dangereux.

— L'archéologue, dit-il d'un ton sérieux, est une science admirable, et j'ai regret de dire qu'elle doit ses plus grands progrès au génie de votre nation.

— Le front de Cornelius se dérida.

— Bon, je le tiens, pensa Quaterquem. A qui devons-nous, continua-t-il avec enthousiasme, les statues de Rome, les

bas-reliefs du Parthénon d'Athènes et tous ces débris des plus beaux monuments de l'antiquité? A qui, si ce n'est à des mains anglaises, remplies d'argent anglais et dirigées par le génie anglais?

Le plus gracieux des sourires errait sur les lèvres de Cornelius.

— Eh bien, monsieur, dit-il en interrompant Quaterquem, on nous dispute cette gloire. Je connais un Normand qui se vante d'avoir moulé toutes les inscriptions de Kersabad, et il y en a trente mille, monsieur, trente mille, c'est-à-dire de quoi couvrir tout le British-Museum de la tête aux pieds. Vous ne sauriez croire jusqu'où va la présomption de ces gens-là.

— Avez-vous visité Ninive ? dit Quaterquem. On dit que M. Place, le consul de France, n'a laissé rien à faire à ses successeurs.

— Rien à faire ! dit Cornelius indigné. Monsieur, tout est à faire. Oui, j'ai vu Ninive, ses palais et ses temples en briques qui couvrent de leurs débris trois ou quatre lieues carrées de terrain. J'ai fait mieux, monsieur, j'ai vu Ébalatane, la ville du fameux Djéokh, la ville aux sept enceintes, derrière lesquelles se trouvait le palais du roi.

— Ébalatane ! dit Quaterquem frappé d'admiration. Est-ce possible ?

— Tout est possible à un Anglais, dit Cornelius en se rengorgeant avec fierté. En 1857, j'étais à Khiva et je dinais chez le khan des Tartares avec le prince Barowsky, gouverneur d'Aïkhangel.

Tout à coup j'aperçus parmi les esclaves qui nous servaient un grand diable au visage basané que je crois reconnaître. Je lui fais signe de s'approcher, et je lui dis : « Bonduké Pharam, c'est-à-dire : N'est-ce pas un ancien serviteur anglais ? » Il me répondit : « Krok c'est-à-dire : Je suis Français. » Vous pensez bien que nous parlâmes le turcman le plus pur. « Barnes perodhè barns », continuait-il, c'est-à-dire : J'ai servi le colonel Barnes, qui fut massacré dans ce chien de pays par le Tartare chez qui vous êtes aujourd'hui, et je suis esclave de ce frère gredin. » Il faut vous dire que le turcman est la langue la plus énergique et la plus concise de l'univers.

— Je le vois bien, répliqua gravement Quaterquem. Continuez ce récit, je vous en prie, je suis curieux d'en connaître la suite.

— La confidence de ce pauvre diable, car il m'avait parlé tout bas, me causa l'appétit. Je replaçai sur mon assiette un morceau de cheval rôti, qui était la meilleure partie du festin, et je rêvai aux moyens de lui rendre la liberté.

— Justement, le khan qui était en face de moi remarqua que je ne mangeais plus. Or, chez ces braves gens, c'est un outrage impardonnable de laisser le maître de la maison boire et s'enivrer seul. « Vous ne buvez pas, dit-il ; est-ce que vous n'aimez pas le lait de jument ? Je m'en défendis fort et vidai à la santé du khan et des sultanes quatre ou cinq corces de taureau. Après dîner, le khan, déjà tout attendri par le lait de jument et par l'eau-de-vie que Barowsky avait apportée en présent, donna la liberté à mon protégé, et je partis sur-le-champ pour ne pas lui laisser le temps de se repentir de sa générosité.

— Comment s'appelle l'esclave ? demanda Quaterquem.

— Mahmod. C'était un Indien, né d'une Indienne et d'un Anglais. Il avait, sous la direction de Barnes, visité toute l'Asie centrale, la Khoraçan, le Mazanderan et les bords de la mer Caspienne. Il me fit voir Ébalatane. Moi seul en Europe, monsieur, ai vu les ruines de cette superbe ville, en compagnie de qui Londres même n'est qu'un vaste fourmillement. J'ai retrouvé le titre préliminaire du code du fameux roi Djémschid, est abrégé de toute rigueur.

— Et vous n'avez rien publié ?

— A quoi bon ? Aurais-je dépensé deux cent mille francs, exposé ma vie, passé les mers, traversé les plus hautes montagnes du globe, erré dans le désert de de Cobi et dans cette vaste solitude de l'ancienne Arie; aurais-je bravé le sable des Tartares, la soif, la faim, la fatigue et le soleil brûlant pour donner à des millions d'oisifs le plaisir d'être, moyennant trois francs et la lecture de mon livre, aussi savants que moi ? Non, non, s'ils veulent connaître Ébalatane, qu'ils partent, qu'ils dépensent leur argent et leur santé ; alors ils recevront le prix de leurs fatigues.

— Par bien ! dit Quaterquem, je vous admire.

— Vous êtes bien bon. Je me soucie, non pas d'être admiré mais d'agir à ma fantaisie, et ma fantaisie est de retrouver les monuments de l'antique histoire. Fu-t-il Napoléon nous appelait des boutiquiers ; pour moi, ce nom est un titre de gloire. Je veux prouver qu'avec mon argent je puis avoir de tout, même du pont pour les arts, si cela me plaît. Le boutiquier dans sa boutique est roi, et tous les jours il reçoit à son comptoir les hommages des artistes et des faiseurs de livres. Il remette l'or dans ses tiroirs, et à ce bruit tous s'inclinent. S'il le voulait, il serait Dieu.

La conversation continua quelque temps sur ce ton. Quaterquem eut grand soin de ne contredire que faiblement Cornelius de manière à lui laisser le plaisir de pérorer et de vaincre. Il eut le plaisir de voir que la belle Alice comprenait cette tactique et lui en savait gré. La digne Kate, ennuyée d'Ébalatane et d'une discussion trop détaillée sur les divers genres de cruches de l'antiquité, s'endormit du sommeil des justes.

Sur ces entrefaites, on arrivait à Etampes, et le train s'arrêta pendant quelques minutes. La jeune Anglaise voulait descendre de wagon et marcher. Cornelius et sa femme restèrent assis, et Quaterquem suivit Alice. Son cœur battait violemment. C'était l'heure décisive.

— Miss Hornsby... dit-il.

— Vous savez mon nom ? s'écria-t-elle étonnée.

— Oh ! je suis beaucoup d'autres choses. Je sais que vous êtes fiancée à M. Hercules Harrison, le gentleman aux favoris roux qui vous donnait le bras au bal, et c'est de lui qu'il faut que je vous parle.

— Lui serait-il arrivé quelque accident.

— Oh ! peu de chose. Il a manqué le convoi ; mais vous le reverrez demain. Il s'est pris de querelle avec dix-sept de mes meilleurs amis, et on l'a conduit au poste.

— Avec dix-sept de vos meilleurs amis ?

— La cloche va sonner, dit Quaterquem et je n'ai pas le temps de vous expliquer ce mystère. Sachez seulement que c'est par mes ordres qu'on l'a retenu à Paris.

— Mais, monsieur, quelle est cette folie ? Que vous a fait Hercules ?

— Il vous aime.

La jeune Anglaise rougit, abaissa son voile sur sa figure, et remonta en wagon sans dire un mot.

Quaterquem la suivit, un peu inquiet du succès de son audace. Sans être tout à fait expérimenté en amour, ce n'était pas non plus un don Juan, et il était déjà trop amoureux pour ne pas craindre. Heureusement le premier regard qu'il jeta sur sa compagne de voyage lui fit voir qu'elle ne gardait aucun ressentiment d'une déclaration si hardie et si brusque.

— As-tu vu Hercules dans le convoi ? demanda Cornelius à sa fille.

— Non, mon père.

Et elle sourit en regardant Quaterquem.

— Bon ! pensa celui-ci, elle n'aime pas le sœur Harrison. Tout va bien ; j'ai gagné la moitié de mon procès.

Pendant ce temps, le vicil Hornsby, charmé de trouver un autre si complaisant, avait formé le projet, rare et extraordinaire pour un Anglais, de faire plus ample connaissance avec Quaterquem, et il prit un détour adroit.

— Monsieur, dit-il, je suis bien à vos discours que vous êtes un archéologue très- distingué ; avez-vous voyagé en Orient ?

— Non, dit le Breton, mais je suis allé plusieurs fois de Saint-Malo à Paris et de Paris à Saint-Malo. Cela suffit à mon bonheur.

— Vous devez être tout au moins un des membres de l'Institut, ou un des correspondants.

— Je n'en suis pas même le portier, dit Quaterquem. Je suis un par X, et j'ai dans mon portefeuille un millier de francs qui forme le plus clair de mon bien.

Tout en parlant, il examinait la physionomie de la jeune Anglaise pour savoir si cette nouvelle ne l'abaissait pas dans son esprit ; mais Alice, bien qu'étonnée d'une confidence si inattendue, ne parut pas s'en émoouvoir beaucoup. M. Hornsby ne fut pas aussi satisfait, et son visage témoigna clairement qu'il avait cru parler à un gentleman plus respectable, c'est-à-dire plus riche. Alice devina au fier regard de Quater-

qu'en qu'il méprisait Cornélius; elle se hâta d'intervenir.

"Monsieur, dit-elle, qu'est-ce qu'un X, s'il vous plaît?"

"Ouvre ton dictionnaire de poche," répliqua Cornélius.

Quat rquem sourit. "Miss Hornsby, dit-il, ne trouvera pas ce renseignement dans son livre. On ne trouve dans les dictionnaires que ce qu'on n'a pas besoin d'y chercher. Un X, mademoiselle, est un homme employé comme tous les hommes utiles, et qui fait toutes les besognes difficiles de la création. Un géomètre est un X; un physicien est un X; un chimiste est un X; un naturaliste, un algébriste, voilà des X. C'est un X qui inventa les bateaux à vapeur; c'est un autre X qui inventa les chemins de fer; c'est un troisième qui inventa l'imprimerie. Partout où il s'est fait quelque chose de grand et d'utile, vous trouvez un X. Hi-am, le fameux architecte qui bâtit le temple de Salomon était un X, comme Albert le Grand, qui trouva le secret de transmettre en or un rayon de soleil ou fermé dans un tombeau.

A continuer.

LA GAZETTE DE JOLIETTE.

JOLIETTE, 24 JANVIER 1867.

Ce qu'on lit dans les journaux à propos des féniens et du féniennisme diffère tellement d'un jour à l'autre, qu'il est difficile d'avoir une opinion arrêtée sur les agitateurs Irlandais.

Il n'y a pas longtemps que nous apprenant que l'insurrection avait été étouffée dans son principe, et que, grâce aux bonnes dispositions d'une partie des insulaires, au zèle du clergé, et aux préparatifs que l'Angleterre a fait pour réprimer toute tentative de révolte, le repos extérieur de l'Irlande ne serait pas troublé.

La nouvelle que Stephens trahissait la conférence et qu'un lieu d'aller commander ses compatriotes, il restait paisiblement à New-York, vivant largement du produit des collectes faites parmi ses crédules subordonnés, était venu confirmer cette opinion, qui est bien, croyons-nous, la plus vraisemblable.

Nous croyons fermement que le féniennisme a fait son temps. Ses beaux jours sont passés, l'union qui régnait parmi les conspirateurs n'existe plus, et une division déplorable fait avorter tous leurs efforts.

Le féniennisme a perdu tout son prestige, et chacun sait le juger comme il le mérite.

Cependant d'après les dernières nouvelles que nous recevons, il paraît que l'Angleterre est sur le qui-vive, et qu'elle croit à une insurrection prochaine; ce n'est pas la première fois que ce bruit se répand, et qu'on nous rapporte les armements considérables que le cabinet anglais fait pour défendre l'Irlande.

Il est bien probable que la rumeur qui circule aujourd'hui, est fautive en plusieurs points, car il est difficile de supposer que les féniens s'agitent durant le cours de l'hiver, ils ont reçu de trop fortes leçons pour vouloir soulever une insurrection qui serait la ruine complète de ce parti déjà chancelant.

MONSIEUR LAFLECHE.

Nous apprenons que le 15 courant, M. le Grand-Vicaire Lafleche a reçu des bulles qu'il le nomme évêque d'Anthédone en Palestine, et coadjuteur cum jure successione de Mgr. Cook, évêque de Trois-Rivières.

Voici une communication importante. Université-Laval, 18 Janvier 1867.

M. le Rédacteur,

La faculté des Arts de l'Université-Laval vient d'ouvrir un concours annuel de poésie française. Vous êtes prié de reproduire le règlement suivant concernant ce concours.

ART. I.—La faculté des Arts de l'Université-Laval ouvre un concours annuel de poésie française sur un sujet choisi par elle.

ART. II.—Trois médailles frappées aux armes de l'Université-Laval, avec l'inscription "Prix de poésie" et la date, seront données aux concurrents: L'une sera en or, et réservée au premier prix; La seconde en argent, au second prix; La troisième en bronze, au troisième prix.

ART. III.—Les prix seront donnés au mérite absolu, et proclamés en séance solennelle de l'Université, à l'ouverture des cours.

ART. VI.—L'œuvre des prétendants devra être adressée en double copie et franco, au secrétaire de la faculté des Arts avant le trentième jour de mai de chaque année et porter une épigraphe ou devise reproduite dans un pli cacheté contenant le

nom et la demeure de l'auteur avec la déclaration signée que la pièce est inédite.

ART. V.—Toutes les pièces envoyées deviendront la propriété de la faculté des Arts.

ART. VI.—Les pièces seront soumises à l'appréciation d'un jury choisi par cette même faculté.

ART. VII.—Sont exclus du concours les membres et les officiers de l'Université Laval; 20 les élèves des collèges et des écoles; 30 tous ceux qui se feront connaître directement ou indirectement avant la proclamation du lauréat.

Le sujet choisi par la faculté des Arts pour le concours ouvert d'ici au 30 mai 1867, est:

La découverte du Canada. THOS. E. HAMEL, Ptre., Sec. Faculté des Arts, U.-L.

Tous les journaux du pays sont invités, dans l'intérêt des lettres, à reproduire ce règlement.

LE FÉNIENNISME EN IRLANDE.

On lit dans le British Press:

L'Irlande est tout entière sur le qui-vive. On y croit généralement que le féniennisme est à la veille de faire une grande levée de boucliers. A Cork, on saisit des armes; à Limerick, des munitions; à Dublin et à Belfast, on arrête des émissaires féniens. Sur l'un d'eux on a trouvé 900 l. sterg. en numéraire. La police a reçu ces jours derniers 3,250 carabine à culasse, et fait s s rondes dans les rues comme l'hiver dernier. Pendant plusieurs nuits, dit-on, des détachements de cavalerie ont fait la patrouille dans les foubourgs. A Liverpool, on a saisi une grande caisse récemment arrivée d'Amérique. On y a trouvé un superbe uniforme d'officier fénienn, une riche tunique de drap vert habilement soutachée et dont le collet est garni d'or, une casquette, de soie verte, avec la harpe d'or d'Irlande sur le devant. La caisse contenait aussi trois revolvers, un poignard, une ceinture en cuir, une giberne et un livre réglementaire. Des personnes croient que Stephens a réussi à se dérober à la vigilance des autorités, et qu'il est maintenant sur le sol Irlandais. L'état de l'Irlande excite évidemment l'attention en haut lieu. On a envoyé à Ports-mouth l'ordre de tenir deux bâtiments tout prêts à transporter des troupes en Irlande. Deux régiments d'infanterie attendent le signal de leur départ. On va renforcer sur la côte irlandaise l'infanterie de marine à bord des vaisseaux, et l'on a expédié de Chatham à Queenstown une canonnière qui partira au premier avis. Il s'agit, assure-t-on, d'un projet qui montre assez que la situation est grave. On mettrait sur pied vingt régiments de la milice anglaise qui tiendraient garnison en Irlande.

Par là, un double but serait atteint: 14 ou 15,000 hommes de la ligne se trouveraient disponibles pour le service des stations éloignées, et les populations loyales, qui se défient de plus en plus de la fidélité des soldats, se rassureraient et l'on pourrait espérer de voir renaitre peu à peu le calme et la tranquillité. Le féniennisme n'est pas un vain fantôme, un épouvantail pour terrifier les faibles imaginations. C'est un monstre qu'il faut étouffer, et nous n'y réussissons qu'en redoublant de vigilance et de précautions.

Les robes du soir se rattrapent et abusent des trains pour se venger sans doute de leur échec du matin. Elles sont très peu amples, très-fourreau à la taille, mais les trains n'en finissent pas. Il y avait l'autre soir, chez Mme Perrière Pilé, deux toilettes ravissantes: une Américaine avait une robe en très-le le soie rose uni; le bas était orné de deux merveilleux volants en points d'Alençon dont le d-ssin représentait une guirlande de rose et de marguerites. Ces deux volants étaient posés en festons, et dans chaque dent était caché alternativement un bouquet de roses et de marguerites. Le corsage avait le même ornement en plus petit, et enfin, à la ceinture, commençait une sorte de tunique en brocatelle blanche parsemée de bouquets de roses et de marguerites, et brochée d'une manière admirable. Cette tunique, arrondie par devant, se terminait par une traîne aussi longue que la robe de dessous et laissant voir seulement le dernier volant d'Alençon.

Cette toilette a eu un succès d'enthousiasme. La seconde robe était en taffetas vert très-pâle, recouverte de deux jupes en tulle très-vaporeux dont la jupe de dessus était brodée de bouquets de marguerites en soie blanche, le feuillage en soie verte et le cœur de la fleur en cristal. La coiffure avait des bouquets pareils aux cœurs diamantés, et la coiffure en fleurs assorties se terminait par un bouquet relevant la jupe sur le côté. C'était frais et délicieusement harmonisé avec les cheveux blonds de la jolie personne qui le portait.

La révolution menaçant Rome. Ce n'est pas seulement Mazzini que pousse le peuple romain à agir. Le manifeste suivant, émanant du comité républicain, couvre les murs de Rome: Romains, le drapeau français a disparu; l'armée française a quitté l'Italie. Le bouclier, qui pendant dix-sept années a protégé notre gouvernement barbare et impuissant, s'est retiré. Les quelques mercenaires du Pape et un vil amas d'étrangers ne peuvent tenir en écart le peuple qui repoussa de ses murs l'armée d'Oudinot, le 30 avril 1849. Teus les vrais libéraux sentent la nécessité de rallier leurs forces dans un effort suprême et unanime. Nous que tous le moment opporton pour nous soulever et nous préparons les éléments de la victoire. Jusqu'à l'heure solennelle, tenez-vous en garde contre tous agitateurs inconnus, évitez tout tumulte ou désordre, qui pourrait être des sièges tendus par vos ennemis. Néanmoins, préparez-vous avec calme et résolution pour la bataille; quand viendra l'heure de la délivrance, nous vous appellerons aux armes. Vive Rome libre, capitale de l'Italie!

LE COMITÉ D'ACTION.

COURRIER DES MODES.

Paris, 23 décembre. Les costumes viennent de livrer leur grande bataille et ils l'ont gagnée de la manière la plus brillante.—Depuis deux mois les régions élégantes étaient en grand émoi pour savoir si l'on ferait des visites habillées en costumes; les jolis pieds dissient oui et frétilaient d'aise; les gros pieds dissient non et invoquaient la dignité de la robe traînante pour les

visites de cérémonie. Plus on discutait et moins on était d'accord, comment cela arrive tous jours, et enfin cela menaçait de tourner à la guerre civile, quand sont rentrées quelques femmes qui font école en fait de goût, et elles ont tranché la question en commandant 1 s costumes les plus riches, les plus coquets et en les mettant pour leurs visites les plus élégantes.

La marquise de L... a été au dimanche de Mme P... avec une jupe de satin bouton d'or, une robe princesse en velours noir et bouton d'or, le devant et les poches crées de gros boutons émaillés noir et or; le paletot double en satin, par il à la pope, les mêmes boutons qu'à la robe, et un chapeau anéloua dont la mentelle était retenue sous le menton et relevée sur la tempe et près du chignon par trois roses bouton d'or, de ces belles roses que les Français ont baptisées roses ma-échides, en prévision sans doute de cette belle et adorable marchal Cantobert qui est fille des rois par la naissance et reine par la beauté, le cœur et toutes ses distinctions. Le costume de la marquise de L... a été très-adoré.

La comtesse de P... en avait un pareil en velours noir uni sur une jupe de satin cerise; seulement le bas de la robe était découpé à grandes dents et bordée d'une frange de jais.—Mme. de la B... fait aussi les visites d'arrivée avec son costume de taffetas impérial noir, sur un jupon de moire à raies égales rouges et noires. Chaque le forme une seule dent arrondie, bordée d'une dentelle dont la tête est recouverte d'un énorme cordon de jais noir.—On fait les costumes en velours anglais rayé ou uni, en pluche violette ou maron, et quand la forme à princesse, on met de gros boutons assortis ou des boutons de métal.

La cause des costumes est donc jugée et gagnée en cour suprême; mais comme on n'est pas parfait facilement, nous trouvons qu'ils abusent un peu de leur victoire.... On ne voit absolument qu'eux, et si une robe traînante ose encore apparaître, elle fait autant d'effet que le chiten d'Alcibiade... quoique par la raison tout opposée!

Les robes du soir se rattrapent et abusent des trains pour se venger sans doute de leur échec du matin. Elles sont très peu amples, très-fourreau à la taille, mais les trains n'en finissent pas. Il y avait l'autre soir, chez Mme Perrière Pilé, deux toilettes ravissantes: une Américaine avait une robe en très-le le soie rose uni; le bas était orné de deux merveilleux volants en points d'Alençon dont le d-ssin représentait une guirlande de rose et de marguerites. Ces deux volants étaient posés en festons, et dans chaque dent était caché alternativement un bouquet de roses et de marguerites. Le corsage avait le même ornement en plus petit, et enfin, à la ceinture, commençait une sorte de tunique en brocatelle blanche parsemée de bouquets de roses et de marguerites, et brochée d'une manière admirable. Cette tunique, arrondie par devant, se terminait par une traîne aussi longue que la robe de dessous et laissant voir seulement le dernier volant d'Alençon.

Cette toilette a eu un succès d'enthousiasme. La seconde robe était en taffetas vert très-pâle, recouverte de deux jupes en tulle très-vaporeux dont la jupe de dessus était brodée de bouquets de marguerites en soie blanche, le feuillage en soie verte et le cœur de la fleur en cristal. La coiffure avait des bouquets pareils aux cœurs diamantés, et la coiffure en fleurs assorties se terminait par un bouquet relevant la jupe sur le côté. C'était frais et délicieusement harmonisé avec les cheveux blonds de la jolie personne qui le portait.

Le service de la table. Pour répondre à diverses demandes, je donne quelques renseignements sur le service d'une table distinguée, et l'ordre dans lequel les vins doivent y être présentés.

Dans un grand service, chaque convet nécessite quatre verres placés à la droite du convive, dans l'ordre où se versent les vins; le verre à madère est le plus rapproché du bord de la table; viennent ensuite le verre à Bordeaux, à la droite; le verre à eau, à pied, à gauche, et en avant, la coupe à vin de Champagne. Pendant le dîner, les sommeliers présentent les vins extra, avec des verres spéciaux.

Des bols de cristal opaque, remplis d'eau, sont donnés par les servants après les écrevisses ou les crevettes. On ne donne plus de rince bouche après le dîner. Pour le dessert, les assiettes placées devant chaque convive doivent contenir un couvert en vermeil, deux couteaux et un pain de dessert, le tout placé sur une petite serviette à bordure effilée, ce qui oblige nullement à enlever aux convives les grandes serviettes.

Les vins de Champagne secs et doux s'offrent dès le commencement du dîner et pendant toute sa durée. Après le pange, on sert le vin de Madère et le vermouth. Avec le poisson, on offre des vins du Rhin de d.uxième

Avec les relevés et les entrées chaudes et froides, les vins également de d-uxième cru de la Bourgogne et du Bordelais. Entre les entrées froides et les rôts, on même temps que les sabots, on offre les grands vins blancs, tels que ceux du château Yquem, et des premiers crus du Rhin etc.

Ces différents vins se présentent dans des verres spéciaux; ils doivent être légèrement frappés. Avec les rôts et jusqu'à la fin des entrées de légumes, on sert les vins des premiers crus de la Bourgogne et du Bordelais; avec les entrées de douceur, le vin de Xérès; enfin, pendant le dessert, le vin de Tokay, les muscats rouges et blancs, l'aïcante, le malvoisie, le doustange, etc.

Tous ces vins sont versés dans des verres dont le nombre est en rapport avec celui des convives, et portés par un sommelier accompagnant celui qui les offre.

POESIE.

CE QUE J'AIME LE MIEUX!

J'aime l'aurore avec ses feux, J'aime le gai refrain du père, J'aime, en hiver, auprès de l'âtre A lire l'écrivain faneur; Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux!

J'aime les bocages ombreux, J'aime la brise et la verdure, J'aime à voguer sur l'onde pure Quand le soleil a fui les cieux! Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux!

J'aime les astres lumineux, J'aime le lis de la vallée, J'aime la fleur du mausolée Où reposent mes chers aïeux; Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux!

J'aime des ans s'écouler, J'aime parfois la rêverie, J'aime ma paisible patrie Et son climat délicieux; Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux!

J'aime des chants harmonieux, J'aime une douce promenade, J'aime le bal, la mascarade Où tous les cœurs sont si joyeux; Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux!

Mais qu'un ange blond, gracieux, Ainsi qu'un soir de nous même Vous dise tout bas: "Je vous aime," Et qu'on le lise dans ses yeux— Voilà ce que j'aime le mieux.

CEPIDON.

Notre cher ami, ce que nous aimons le mieux ce ne sont pas vos pèses, mais des timbres sur vos envois. Vous ne lisez donc pas L'Ordre, malheureux!... Car vous y auriez appris que la Gazette crie famine depuis longtemps, et qu'il nous aura fallu faire de grands sacrifices pour obtenir le droit de briser le cachet.

BULLETIN RELIGIEUX.

—Dimanche dernier on a lu, au prône des Eglises, un décret de Mgr. de outrel, qui érige la municipalité de St. Louis en paroisse.

—Au collège de l'Assomption, dimanche le 20 courant, Mgr. Farrell, évêque de Hamilton a fait les ordinations suivantes, à l'issue de la grand-messe:

Tonsure:—M. Théophile Caisse. Sous Diacre:—MM. Nrgel Poitras, Vitalien Villeneuve, Achille Langlois et Auguste Chevalier. Diacon:—M. Eugène Gafney, du diocèse de Hartford, Connecticut.

DOIT-ON DONNER L'AVOINE AUX CHEVAUX AVANT OU APRÈS AVOIR BU.—Ce n'est pas ce que l'animal mange qui le nourrit, c'est ce qu'il digère. On doit dès lors administrer la nourriture à l'état le plus favorable à la digestion. C'est ce que l'on se propose en faisant usage du hachefourrage, du concasseur, etc.

La digestion, on le sait, s'opère principalement dans l'estomac, et l'absorption des principes nutritifs amenés à l'état de chy; se fait dans les intestins; il est donc utile que les aliments séjournent dans l'est-mac afin d'y être digérés.

Des expériences comparatives que j'ai faites en 1852 à la ferme-école départementale, sur les chevaux qui sont sacrifiés pour l'instruction des élèves, m'ont promptement démontré que l'habitude de donner l'avoine enti re immédiatement avant de boire était mauvaise et préjudiciable. Ayant remarqué que cette coutume se continuait, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes, je me suis décidé à publier le résultat de mes expériences, dans un but d'intérêt général, la question ayant une certaine importance.

Premier cheval.—Je lui administrai à jeun 4 pintes d'avoine, et immédiatement après, un seau d'eau blanche; il fut ouvert après la dernière gorgée déglutie. Je retrouvai dans l'estomac à peine une pinte d'avoine nageant dans quelques pintes d'eau; les trois autres pintes avaient été entraînées à une assez grande distance, dans les intestins, par le courant d'eau qui avait traversé l'estomac. Ces grains donc n'auraient subi dans les intestins qu'une digestion très-incomplète et auraient été, en

grande partie, inutiles à la nourriture du cheval.

Deuxième cheval (expérience contraire.) Je lui donnai le seau d'eau blanche d'abord, puis ensuite 4 pintes d'avoine; je l'ouvris dix ou quinze minutes après ce repas. Je retrouvai encore toute l'avoine dans l'estomac, ou elle avait déjà subi un commencement de digestion. Elle n'aurait donc quitté l'estomac qu'après une complète et utile digestion.

Ainsi donc, comme on le voit, la même quantité d'avoine donnée à un cheval, peut produire des effets différents selon les conditions dans lesquelles on l'administre. J'ai ensuite fait l'expérience sur des chevaux qui ne devaient pas être sacrifiés, et notamment sur le mien, et j'ai toujours observé qu'il y avait dans les crottins davantage de grains d'avoine non digérés, lorsque j'avais, avec intention, donné à boire après une bonne ration. Il est donc incontestable qu'il y a un grand avantage à donner les grains après boire à l'espèce chevaline.

Il y a encore une habitude vici use que je désirerais voir disparaître; c'est celle de donner l'avoine et le foin aux animaux échauffés par le travail aussitôt après le travail, aussitôt après la rentrée à l'écurie. Ayant très-fini, ils avalent goulûment l'avoine et presque sans la mâcher; une indigestion dangereuse peut en être la conséquence; dans tous les cas, l'avoine se digère moins bien et profite moins à la nutrition.

Lorsqu'un cheval rentre du travail, en sueur, et plus ou moins essoufflé, on doit le bouchonner vigoureusement, le couvrir ensuite et attendre qu'il soit un peu reposé; alors on lui donne un peu de foin, et au bout d'une demi-heure ou une heure, selon les circonstances, on lui donne à boire, puis immédiatement après la ration d'avoine. Par cette habitude, on peut même donner plutôt à boire et sans danger de refroidissement, puisque l'avoine donnée après boire a un effet stimulant qui réchauffe l'animal.

L'ŒIL DU MAITRE EST LE MEILLEUR ENGRAIS POUR UNE TERRE.—Voici dans l'histoire d'un gentilhomme anglais celle de bien des cultivateurs. Qu'on se donne la peine de la lire attentivement et on verra qu'elle se renouvelle encore de nos jours.

Un gentilhomme anglais avait une terre qui pouvait rapporter au moins mille livres par an. Plein de confiance dans son habileté il voulut la faire valoir lui-même. Il se procura autant de serviteurs qu'il lui en fallait, et il ne manqua jamais de leur donner ses ordres, mais ils les suivaient rarement au champ. Au bout de quelques années, au lieu de bénéfices, il n'avait à compter qu'avec des dettes qui allaient s'accroissant tous les jours. Il arriva bientôt un moment où il se trouva si fort endetté, qu'il fut obligé de vendre la moitié de ses champs.

Instruit par la triste expérience qu'il venait de faire, il confia la conduite des terres qui lui restaient à un fermier et passa avec lui un bail pour un certain nombre d'années. Quand le terme du bail fut arrivé, le fermier demanda au propriétaire s'il voulait lui vendre sa ferme.

"Quoi! lui dit le gentilhomme étonné, votre demande est-elle sérieuse?— Sans doute répondit le fermier.—Mais, comment avez-vous donc fait, répliqua le maître? Moi, j'avais le double de terre et point de rente à payer, et j'ai fait des dettes; vous au contraire, vous n'avez régulièrement payé cinq cents louis par an, et au bout de quelques années vous voilà en moyen d'acheter ma ferme!"

"C'est bien simple, reprit le fermier. Toute la différence entre votre conduite et la mienne est dans ces deux mots: Allez et Venez.—Je ne vous comprends pas dit le maître.—Vous n'avez me compris d'instinct, dit le fermier. Vous vous restiez assis et vous vous contentiez de dire à vos serviteurs; Allez! Moi, au contraire, je me levais et disais aux miens Venez. Vous passiez au lit un temps considérable, et moi j'étais au travail longtemps avant l'aurore.

Le gentilhomme, qui avait lu, se rappelle proverbe anglais: Qui ne fut pas attention à un grain de blé, n'en aura jamais un boisseau.

Il reconnut, mais un peu tard, que son fermier était plus sage que lui. Combien de nos habitants canadiens qui se sont ruinés sur des terres qui ont fait la fortune de ceux qui, après eux, en ont fait l'acquisition.—(Gazette des Campagnes.)

ORIGINALITÉ REMARQUABLE.

Les vieux parchemins, les chroniques poudreuses contiennent parfois des bizarreries dignes de remarques. Il nous tombe sous la main un journal français qui renferme un compte des plus curieux.

Jacques Jaspin, peintre décorateur en 1767, ayant travaillé dans l'Eglise de Gand, avait exigé 78 florins (10 sous de Brahm.) Le desservant trouvant la

somme trop forte, demanda un comp en détail, et recut ce qui suit :

- 10. Pour avoir verni les dix com. ande- meurs... 5 1
20. Embelli Ponce-Pilate, mis un tison à son bonnet... 3
30. Remis une queue neuve au col... 3 2
40. Rattaché le bon Larron à sa croix et remis un doigt... 1 7
50. Doré l'aile gauche de l'Ange-Gardien... 17 17
60. Lavé la servante du grand prêtre ca- lyphe et mis du cramoisi sur ses joues... 5 12
70. Renouvelé le ciel, ajouté deux étoiles... 7 17
80. Restauré quelques âmes au purgatoire... 2 6
90. Raccommoé les grilles de Lucifer et autres ouvrages sur les damnés... 7 10
100. Rebouté la robe d'Hérode remis deux dents et rajusté sa perroque... 1 8
110. Posé l'œil droit de Nôl e-Seigneur... 1 0
120. Ajouté des grâces à la Ste. Vierge... 3 0
130. Rapiécé la culotte en cuir d'Anon et mis deux boutons à sa veste... 2 3
140. Mis deux guêtres neuves à Tobie, et une courroie à son sac de voyage... 2 3
150. Nettoyé les oreilles de Pane de Ba- lam et le réferret... 3 7
160. Remis des pendants d'oreilles à Sarah... 2 6
170. Remis une pierre dans la fronde de David grossi la tête de Goliath et reculé ses jambes... 3 1
180. Remis des dents à la maçoine d'âne de Sanson... 1 5
190. Goudronné l'arche de Noé, remis un couple de mouche... 3 1
200. Rapiécé la chemise de l'enfant pro- dige lavé les pots, mis de l'eau dans leurs tacs... 3 7
210. Remis une case à la couche de la Sa- maritaine... 1 5

Total... £78 10 (Sigé.) JACQUES JASQUIN.

NOUVEAU DEUIL POUR L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS.

Nos derniers journaux français nous apprennent que la mort vient d'enlever encore un autre membre de l'épiscopat français, Mgr Rossat, évêque de Verdun est décédé le 24 décembre, dans sa ville épiscopale, après quelques jours de ma- ladie. Né à Lyon, le 8 décembre 1789. Mgr Louis Rossat remplissait dans cette ville les fonctions de curé archiprêtre de l'église primatiale, lorsqu'il fut nommé évêque de Gap, le 25 juin 1810. Il fut sacré le 11 février suivant et transféré au siège de Verdun le 22 août 1844. L'un des derniers actes du vénérable prélat a été la circulaire par laquelle il prescrivait des prières pour le Souve- rain-Pontife et pour l'Église.—Courrier du Canada.

CHEVAL COURONNÉ.—GUÉRISON.

Dés que l'accident est arrivé, on ramène le cheval au pas; on projette de l'eau vivement sur la blessure pour en chasser tout corps étranger, puis on essuie la jambe avec un linge doux. On prend ensuite un épais morceau de ouate, que l'on ouvre et que l'on applique sur la plaie, en le fixant à l'aide de larges bandes de fianellejet, après avoir mis per- dessus des genouillères, dont la courroie d'en bas doit être laissée très-lâche, on rend le cheval à l'écurie. Dès lors il suffit de ne point troubler le merveilleux travail de la nature. Après deux ou trois jour de repos, on enlève les genouillères et les bandes, et l'on coupe doucement la ouate autour de la blessure, à laquelle elle adhère, en évitant de détacher la croûte protectrice qui recouvre la plaie. En cet état, on peut donner au cheval un exercice ou travail modéré, en ayant soin, dès son retour à l'écurie, de mettre un tampon de ouate sur celle qui est adhérente, et de remplacer les bandes et les genouillères. Huit ou quinze jour après, plus ou moins selon la plaie, la croûte se détache d'elle-même, la peau s'est reformée, et le poil commence déjà à repousser sans aucune altération de couleur.

Nouvelles et Faits Divers.

—Nous a ons reçu le huitième nume- ro de la seconde année du Feuilleton. En voici le sommaire : Avis des Editeur Chronique de la quinzaine—Littérature étrangère ; le Boucher de la foudre— Variétés—Annonces—Nous ferons re- marquer à notre confrère que nous n'avons pas reçu cette publication depuis le numéro 3 de la 2e année.

Vendredi dernier, comme le train du soir sur le chemin d'Ottawa et de Prescott, approchait de Gloucester, on aperçut un homme couché et dormant sur la voie. On a pris tous les moyens pour arrêter le train, mais par malheur il a été atteint par l'appareil placé devant l'engin pour éloigner les obstacles et a été lancé à une certaine distance, ayant les jambes cassées et portant d'autres blessures. Cet homme qui se nomme Edward James, était sous l'influence de l'ivresse.—Pionnier.

—Une compagnie d'exploitation doit, dans quelques semaines, commencer à creuser un nouveau puits de sel à Gode- rich.—Minerve.

—On signale, à Ottawa, un patineur extraordinaire du nom d'Alexandre Marlin. On le dit supérieur au fameux Jack Ha- ynes que la plupart des souverains ont fêté.—Minerve.

—Hier matin, vers 9 heures, entre Windsor et Richmond, les chars sur la ligne du Grand Tronc, ont déraillé. Le

char de la malle a été consumé par le feu; Quatre personnes ont été blessées. Les lettres enregistrées ont été sauvées mais on croit que les journaux ont été détruits. Le feu a été communiqué par les deux poêles qui se trouvaient dans le char.—Ilem.

—Vendredi soir un nommé Héber Brunel, de Ste. Julie, fut entraîné dans une traverse de cette ville tenue par un nommé Treffle Gagnon. Là, on le fit boire et jouer aux cartes et finalement il se retira après avoir perdu la somme de \$30. Il appella le sergent de police Bouchar d son aide et l'on réussit à mettre la main sur deux des Gamblers qui l'avaient volé, William Burrell et Jos. St. Jean.—Ilem.

—D'après les journaux de Londres, il est démontré que les recettes brutes du télégraphe transatlantique, du 28 juillet au 21 décembre, ont été de £813 par jour, soit £296 000 par année. Depuis la baisse du tarif, c'est-à-dire le 1er novembre, les recettes ont été en moyenne de £874 chaque jour.—Journal de Québec.

—Belleville, dans le Haut-Canada était inondée le seize du courant; l'eau couvrait la terre à une hauteur de deux à trois pieds et s'introduisait dans les maisons. Tout le monde était obligé de monter aux étages supérieurs. Nous n'avons pas appris depuis si le débâcle avait cessé.—Odeur.

—Un drame des plus émouvants s'est passé dernièrement à Nussdorf près de Vienne. La blanchisseuse Nathalie Froschl avait envoyé sa fille Franziska, âgée de 16 ans, tremper pour la dernière fois du linge déjà lavé dans le Danube. Elle s'apprêtait elle-même à l'aider dans sa besogne et se dirigeait vers le quai, lorsque tout à coup elle la voit penchée en avant, perdre l'équilibre et tomber la tête la première à l'eau. La pauvre- mère pousse un cri terrible et se précipite dans le Danube au secours de son enfant. Soutenue par ses vêtements le courant la porte bientôt au milieu du fleuve, elle arrive à sa fille la saisit par sa robe et l'entraîne vers la rive; mais ce suprême effort a épuisé ses forces elle lâche le vêtement et disparaît dans le gouffre. Pendant ce temps, un chas- seur avait vu de l'autre bord cette lutte désespérée, et, s'étant jeté dans le Da- nube, parvint de prendre la main de la jeune fille et à la ramener sur la berge où les soins les plus empressés lui furent prodigués. La mère a payé de sa vie ce sublime élan d'amour maternelle.—Journal de Québec.

CARACTÈRE D'IMPRIMERIE.—Une fi- brique de caractère d'imprimerie, volca- nisées en caoutchouc, vient de se monter en Angleterre. Le nouveau type est en tous points égal au caractère métallique ordinaire, et coûte deux tiers moins cher, avec l'avantage, en plus, de peser moins et de pouvoir se refondre sans perte.

VARIÉTÉS.

—Lorsqu'il est midi à Paris, il est mi- di 10 minutes à Venise—midi 40 minutes à Rome—1 heure 3 minutes à Stockholm —2 heures 40 minutes à Sebastopol—3 heures 40 minutes du matin à San Francisco!—11 heures 50 minutes à Londres—et 5 heures du matin à Mexi- co!!!

Ces différences rendent possible la se- maine des trois jours.

Deux voyageurs quittent Paris pour faire le tour du monde, l'un par l'Est, l'autre par l'Ouest. Après un certain temps ils reviennent à Paris le même jour, et, rencontrant un ami qui n'a pas quitté la capitale, le désaccord suivant s'engage entre eux:

—C'est aujourd'hui jeudi. —C'était hier jeudi. —Ce sera demain jeu li.

Les trois amis font tous les trois rai- son.—Pour le parisien qui a vu tous les jours se succéder régulièrement, c'est au- jourd'hui jeudi. Le voyageur vers l'Est, en avançant les aiguilles de sa montre pour se mettre d'accord avec l'heure des localités qu'il a traversées, a successivement gagné vingt-quatre heures dans le cours de son voyage; se trouvant d'un jour en avance, pour lui c'était hier jeudi. Le voyageur vers l'Ouest, au contraire, a perdu vingt-quatre heures en faisant re- trograder les aiguilles de sa montre, de sorte qu'un terme de son voyage il est en retard d'un jour, et pour lui ce sera de- main jeudi.

Il ne faut donc plus parler à la légère de la Semaine des Trois Jours.

—Il y a quelques jours le père Loui- set arrivait du bois assez fatigué de sa journée. En ouvrant la porte il trouve un set de visages tout plus longs les uns que les autres; plus d'une joue était mouillée de larmes; sous un lit on au- rait pu trouver deux jeunes marmoussins qui n'ont pas inventé la bravoure.

A ce spectacle le père Louiset s'écrie: quoi qu'y a donc dans c'te maison? c'est-il la fin du monde qui est arrivée? ...ils vont toujours me donner le tems d'ôter mes chaussons et de man- ger une galette.

La Louise plus résolue que les autres raconte qu'elle a lue sur le Courrier,

qu'il y a un enfant qui est venu au monde à Ottawa n'ayant qu'un œil au milieu du front.—Quoi! dit le père Louiset, ça veut bien la peine de brai- ller pour ça.—Si ses gens trouvent qu'il n'a pas assez d'un œil, ils lui en feront mêt re un autre à FAUX FRAIS....

L'avis parut si bien que la famille se consola, le dessous du lit rudit ses pri- sonniers et le père Louiset soupa avec sa petite famille qui se porte à mer- veille.

On distrait mit le déjeuner dans un des collèges de Paris, et, par extraordinaire, le pain sortait du four.

—Tiens, dit le petit Calvo, en met- tant dans sa poche un énorme croûton, du bon pain tendre!... On n'en donne pas tous les jours! ma foi, je vais en gar- der un peu pour demain!

L'ancien exécuteur des hautes oeuvres, Monsieur de Paris, comme on nommait Sanson, proposait au rédacteur en chef d'un grand journal ses Mémoires:—Nous sommes sept générations de Sanson de- puis 1685, disait-il, ne croyez vous pas qu'il y aurait dans cette publication quel- que intérêt?

—Certainement, répond le rédacteur en chef, mais cela dépend de l'exécu- tion!

Un joli mot de Béranger. On lui faisait compliment de l'exac titu- de avec laquelle il arrivait toujours aux rendez-vous

—C'est plaisir de vous inviter à diner, lui disait une maîtresse de maison! vous ne vous faites jamais attendre.

—Je ne suis plus jeune, madame répondit le poète, et l'expérience m'a appris une chose: c'est qu'il est dange- reux de ne pas arriver à l'heure: les convives qui vous attendent ne se souviennent alors que de vos défauts.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

(De la Minerve.)

Montréal, 22 janvier 1867.

L'or ouvert à 135 est fermé à 134 7/8. Greenbacks achetés de 26 1/2 à 26 1/4, et vendus de 25 à 25 1/2.

Argent acheté de 4 1/4 à 4 et vendus de 3 3/4 à 4. L. MARCHAND & FILS, Courtiers, 94, Rue St-Frs.-Xavier.

PROVOST & DESY ENCANTEURS. RUE NOTRE-DAME, JOLIETTE.

MM. Provost & Desy ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils ont ouvert une

Salle d'Encan.

RUE NOTRE-DAME.—Maison voisine de l'hôtel Bonidon, et vendant par encan, tous les MARDI et VENDREDI soir de cinque semaine.

Les dits encans commenceront à 7 1/2 heures du soir jusqu'à no vel ordre, ils auront coursamment à vendre toute espèce de MARCHANDISES

SÈCHES, CHAUSSURES, VAISSEL- LE, GROCERIES, &c., EN GROS ET EN DETAIL.

Joliette, 21 Janvier 1867.

PERDU.

Dans la salle de Bazar, un CASQUE de mou- ton de Peise.—Récompense libérale à qui le rap- portera au sousigné,

N. PILOTE.

Joliette, 24 Janvier 1867.



PROVINCE DU CANADA.

DISTRICT DE JOLIETTE

UN TERME OU SESSION DE LA

Cour du Banc de la Reine,

Ayant juridiction Criminelle dans et pour le District de Joliette, aura lieu au Palais de Justice en la ville et District de Joliette,

Mercredi, le Vingtième jour de Ferrier prochain.

A DIX Heures de l'Avant-Midi.

En conséquence, je donne avis à tous ceux qui auront à poursuivre aucune personne maintenant détenue dans la prison commu- ne de ce District et à toutes autres per- sonnes, qu'elles y soient présentes. Je donne aussi avis à tous Juges de Paix, Coronaires et Officiers de la Pa x, pour le District susdit, qu'ils aient à s'y trouver avec tous leurs records, in dictements et autres documents pour faire tout ce qui leur appartiendra ou à chacun d'eux de faire dans leurs capacités respectives.

B. H. LEPROHON, Shérif.

Bureau du Shérif, Joliette, 7 Janvier 1867.



PROVINCE OF CANADA.

DISTRICT OF JOLIETTE.

A COURT OF

QUEEN'S BENCH.

Holding Criminal Jurisdiction, in and for the dis- trict of Joliette, will be held in the Court House in the Town of Joliette.

On Wednesday, the Twentieth day of Fe- bruary next.

At TEN o'clock in the forenoon.

In consequence I give public notice, to all who intend to proceed against any prisoner in the common goal of the said district and to others that they must be present then and there, and I give notice to all Justices of the peace, coroners, and peace officers in and for the said district, that they must be present then and there with their re- cords, rolls, indictments and other Docu- ments in order to do those things which belong to each of them in their respective capacities.

B. H. LEPROHON,

Shérif.

Sheriff's Office, Joliette, 7th. January 1866.

Hotel du Peuple,

TENU PAR

EUGENE ARCHAMBAULT,

(successeur de Joseph Archambault.)

E. ARCHAMBAULT a l'honneur d'informer le public de Joliette et des environs qu'il a ouvert un Hôtel, dans la maison si avantageusement connue du public occupée ci-devant par Joseph Archambault,

Rue St. Etienne.—L'ASSOMPTION. (Près le pont Roberval.)

Les voyageurs qui descendront à cet hôtel se- ront traités avec politesse, et y trouveront tout le confort désirable.

La table sera toujours bien servie; les liqueurs offertes de première qualité.

M. Archambault possède de vastes écuries bien closes et en état de recevoir les chevaux dans quelque état qu'ils soient sans qu'ils en souffrent aucun dommage;—ces écuries venant de subir de grandes réparations.

L'Assomption, 3 Janvier 1867. 3 m.

A VENDRE.

Une bonne maison, située dans une des plus belles places de la ville de Joliette, au coin des Rues Manseau & St. Pierre., conditions libérales, S'adresser à

Jos. GAREAU, Propriétaire.

Joliette, 22 Octobre 1866.

Agrandissement de Commerce.

DANS LA

VILLE DE JOLIETTE.

COIN DE LA

Rue Notre-Dame et Place-Lavaltrie.

MM. I. RITCHOT & FILS, tout en remerciant leurs amis et le public de l'encouragement libé- ral qu'ils ont reçu jusqu'à ce jour, donnent avis qu'ils continueront comme par le passé leur

Commerce de Farine et Grains.

—ET DE PLUS:—

Qu'ils ont ouvert un magnifique magasin,

EN GROS ET EN DETAIL.

De Vins et Liqueurs et toutes sortes d'Épiceries.

Le tout de première qualité, qu'ils vendront aux conditions les plus libérales.

—AUSSE:—

Ils auront continuellement dans leur établis- sement un Boulanger et un Pâtissier pour fabriquer le Pain, les Crackers et les Biscuits de toutes sortes. —Veuillez visiter notre établissement et vous serez satisfait.

I. RITCHOT & FILS.

Joliette, 20 Décembre 1866.

EUSEBE VILLENEUVE, HOTELIER.

Informe le public qu'il a fait des changements dans son établissement situé

Coin des Rues Manseau et Place Bourget.

M. Villeneuve occupe actuellement 3 apparte- ments de la maison de M. Lafontaine; ce qui lui permettra de recevoir un très grand nombre de personnes d'une manière convenable.

Les gens de la campagne y trouveront une cour spacieuse et des écuries convenables pour leurs chevaux.

Sa table sera servie des meilleures mets, et les meilleures boissons seront offertes aux voya- geurs.

Joliette, 1er. Octobre 1866.

A VENDRE.

A L'imprimerie de la " Gazette de Joliette," la

" Calendrier Municipal & Rural,"

par A. H. DE CAUSSIN, Ecuyer, pour

SEED SOLS.

HOTEL DU CANADA

TENU PAR

JOSPH BOURBON,

RUE NOTRE-DAME,

En face du Marché,

JOLIETTE.

Cet établissement déjà si avantageu- sement connu du public, vient d'être agrandi considérablement, et peut four- nir un logement convenable à un très- grand nombre de voyageurs.

Trois salons séparés sont à l'usage des visit urs.

Table toujours bien servie. Boisson de première qualité.

Huitres en Boite et en soupe servies à toute heure.

Les gens de la campagne y trouveront des écuries et remises convenables pour leurs chevaux et voitures.

Les personnes qui descendront à cet hôtel seront servies avec politesse et y trouveront tout le confort désirable.

Joliette 11 Avril 1866.

ENSEIGNE DU GODENDARD.

CHARLES LEBLANC,

M. CHARLES LEBLANC, tient constam- ment un Assortiment Général de Fer- ronnerie et Quincaillerie,

Etc. Etc. Etc.

Huile, Peinture, Vernis, de toutes sortes

ET UN

ASSORTIMENT COMPLET pour les

voitures.

M. LEBLANC, attire plus spéciale- ment l'attention du public sur son assorti- ment varié de

BOUILLOIS, CHAUDRONS, PEN- TURES ET CLOUS,

qu'il vend à

DES PRIX TRÈS RÉDUITS.

Coin des Rues St. Paul et de

Lanau dière.

JOLIETTE.

Joliette, 30 Juillet 1866.

A VENDRE,

500,000 PIEDS

DE

BOIS DE SCIAGE,

Consistant en MADRIERS de trois pouces

de 1ère. et de 2nde. qualité.

MADRIERS DE DEUX POUCES

1ère et 2nde. qualité.

MADRIERS DE 1 1/2 POUCE,

1ère, et 2nde. qualité.

PLANCHES D'UN POUCE,

1ère et 2nde. qualité.

MADRIERS POUR CLOISON,

Lattes, Tringues,

Ftc., Etc., Etc.

Pour les conditions, s'adresse, sur les lieux à

MÉDÉRIC FOUCHER,

St. Jacques de l'Avoigant, 11 Avril 1866.

P. RIVARD

Satisfait de l'encouragement qu'il a reçu jusqu'à présent dans sa ligne de commerce informe les gens de la cam- pagne qu'il a ouvert une voûte à Mont- réal.

Encoignure des Rues des Commissaires et St. Gabriel.

Il continuera comme par le passé à

Acheter et Vendre

DES

PROVISIONS

LARDS FLEURS, GRAINS, ETC

à JOLIETTE,

RUE NOTRE-DAME.

M. Rivard sera à Joliette tous les Sa- medi de chaque semaine.

Joliette, 11 Avril 1866.

INVASION DU COMMERCE !!! IMPORTANT AUX ACHETEURS!!!

DANS LA
VILLE DE JOLIETTE.

Coin des Rues Mauseau et St. Charles Borromée

M. J. W. RENAUD, tout en remerciant ses amis et le public en général de l'encouragement libéral et soutenu qu'il en a toujours reçu, à l'honneur de les informer qu'il a fait rebâtir à neuf son emplacement au lieu ci-dessus indiqué ou vient d'ouvrir son

MAGASIN EN GROS ET EN DETAIL,

où l'on trouvera constamment

UN ASSORTIMENT MAGNIFIQUE

DE

Marchandises Sèches

DE TOUTE QUALITÉ ET POUR TOUTS LES GOUTS.

Draps superfin,	Satins.	Carisot
" En,	Gros-de-Naples,	Ouvettes de laine,
" de Castor,	Mérinos français,	Tapis de laine.
" de Pilot,	Gebourg,	" à l'huile,
" Moscou,	Alpaca,	Chapes,
" Witney,	Wincey,	Chales,
" Casimirs,	Etoffes à Robes,	Grinolines,
" Tweeds,	Flanelles,	" de fantaisie.
" Saloskins,		

INDIENNES EN PIÈCES, EN LIVRES, COTON JAUNE, BARRÉ, SHIRTING, TOILES

POELES DE TOUTES DESCRIPTIONS ETC., ETC

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronneries, Quincailleries, Etc., Etc., Etc.,

FAIENCES, ETC., ETC.

REPASSEMENTS.

Sucre.—Thé Gunpowder.—Imperial.—Vieux Hym.—Café.—Tabac — Melasse.—Sirop, ETC., ETC.

FROMAGE, --- POISSON.

LES MM. DU CLERGÉ—Trouveront toujours dans ce Magasin un assortiment de Mérinos doubles et simples, Say, Russel Cord.

CONDITIONS LES PLUS LIBERALES.

M. J. W. RENAUD s'est assuré les services d'hommes pour son Magasin dont la courtoisie, l'activité et la ponctualité assurent, avec ce qu'il a à leur offrir en vente à ceux qui voudront bien l'honorer de leur patronage tout ce que l'on peut désirer sous tout rapport, dans une maison de commerce.

M. RENAUD sollicite une visite au moins.—N'oubliez pas que c'est au magasin au coin des Rues Mauseau et St. Charles Borromée.

Joliette, 4 Octobre 1866.



L. A. BERGOMÉ,
Artiste Photographe

EN FACE DU MARCHÉ,

PLACE SOURGET.

JOLIETTE.

Joliette, 20 Avril 1866.

J. B. ROLLAND & FILS,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
ET IMPORTATEURS DE PRODUITS
FRANÇAIS, BELGES,
Allemands et Américains,

RUE ST. VINCENT 12 & 14,
MONTREAL.

ASSORTIMENT COMPLET

DE
Livres de Prières de Littérature; Livres et
fournitures d'Écoles; Livres de Comptes et founi-
tures de Bureaux; Papiers et Enveloppes de
toutes sortes; Cadres, Toises, Méthodes; Couteils,
Chapelets, Médailles et Bénédictins; Peinture,
Boîtes de Mathématiques; Modèles de Dessin et
de Broderie; Bijouteries, Montres, Horloges,
Miroirs; Parfumeries, Brosses à Toile; Yanes,
Plaques, Statuettes en Porcelaine; Tapiserie An-
glaise et Américaine; Cartes à Jour, Agence des

Fabrications; Vins et Eau-de-Vie de qualité supé-
rieure.

Spécialité des articles employés dans les Mai-
sons Religieuses, Lycées, Collèges, Pensions et
Écoles

B. ROLLAND & FILS.

RELIURE.



DELISSÉ & LEPROHON,

Ont l'honneur d'informer le public de
la Ville de Joliette et des environs qu'ils
ont ouvert une boutique de Reliure, à

JOLIETTE.

RUE ST. CHARLES BORROMÉE.

Vis-à-vis le magasin
de Joseph Tarcotte, marchand.

Ces messieurs exécuteront avec soin
et promptitude tous les ouvrages qu'on
voudra bien leur confier.

DANS TOUTS LES GOUTS.

ET A DES

PRIX RÉDUITS.

N. B.—M. Delissé a travaillé dans un
des plus grands établissements de ce genre,
à New-York pendant treize ans, où il
a acquis une expérience consommée.
Joliette, 30 Mai 1866.

GRANDE REDUCTION DE PRIX!!

LES SOUSSIGNÉS, désinant se retirer du commerce sous peu de temps,
offrent en vente leur

Assortiment General,

—CONSISTANT EN:—

Marchandises Sèches,

DE GOUT ET DÉTAIL;

VINS, LIQUEURS,

DE TOUTES SORTES;

Groceries et épiceries,

DE PREMIÈRE QUALITÉ.

—Et de plus:—

Leur assortiment considérable de
CHAUSSURES DE TOUTS ESPÈCES.

Qu'ils vendront aux

PRIX COUTANTS.

— Ils attirent plus spécialement l'attention du public et des mar-chands en
particulier sur leur

ASSORTIMENT DE CHAUSSURES.

qu'ils vendront à des PRIX qui défient toute compétition.

JOLIETTE,

RUE ST. CHARLES BORROMÉE.

GUILBAULT & MICHAUD.

Joliette, 30 Mai 1866.

GRANDE NOUVELLE!!!

Attention Attention !!

REDUCTION DE PRIX

Chez M. POIRIER, Magasin DU GRAND TRONC à L'ASSOMPTION dans
l'ancienne maison de M. J. EDD. PELLETIER, près du quai du Steamboat.

ENSEIGNE DU PAVILLON ROUGE,
RUE ST. ETIENNE.

M. P. tout en remerciant ses nombreuses pratiques du Village et des environs,
pour l'encouragement libéral qu'ils lui ont accordé jusqu'à ce jour et comptant sur
leur patronage futur, à l'honneur d'attirer leur attention sur son assortiment varié

Marchandises Sèches,

Nouvellement achetés aux ENCANES.

—CONSISTANT EN:—

Draps, superfins et communs, Tawds, Dons Kins, Casimirs, Etoffes à robes de toutes
sortes et de tous les prix, à compter de 3d. quatre deniers la verge et au-dessus,
Gros de Naples noir depuis 3 schellings à 19 francs.

—AUSSI—

UN LOT CONSIDÉRABLE DE

COTTON, DE ENDOMMAGÉ, des
INDIENNES, COTON JAUNE,
MOUSSELINE à RIDEAUX

ETC., ETC., ETC.

[Qu'il pourra vendre à moitié du prix de la valeur réelle.

—ET DE PLUS:—

UN GRAND ASSORTIMENT DE

Chaussures de toutes sortes et des
MEILLEURES MANUFACTURES.

Il tient aussi un choix varié de
GROCERIES, FAIENCES, COUTELLERIE, FERRONNERIES, VINS, LIQUEURS de
toutes sortes, Etc., Etc.

Une visite est sollicitée avant d'aller acheter ailleurs afin de pouvoir se con-
vaincre de ce qui est mentionné plus haut.

Il faut bien se rappeler que M. POIRIER a changé son magasin de Place
ayant acheté la maison de St. J. Edrl. Pelletier. Il y a alors transporté ses MAR-
CHANDISES immédiatement.

Des commis très attentifs seront toujours prêts à aider leur patron pour servir
les pratiques qui voudront bien continuer à l'encourager.

N. B.—M. Poirier à l'honneur, en même temps, d'annoncer qu'il a été nommé
Agent pour l'Assurance connu sous le nom de

" NORTH BRITISH & MERCANTILE INSURANCE COMPANY. "

L'un des meilleurs de l'Amérique.

Atelier Typographique
DE
LA GAZETTE DE JOLIETTE.

ON EXECUT

A CE BUREAU.

TOUTES SORTES

D'IMPRIMES,

TELS QUE

LEVERES,

CARTES D'AFFAIRES,

ET DE VISITES,

LETRES FUNERAIRES,

BLANCS DE COMPTES,

BILLETS DE BANQUE.

CIRCULAIRES,

AFFICHES,

PROGRAMMES,

ETC., ETC.,

En différentes Couleurs et dans les
derniers goûts.

DANS LES DEUX LANGUES.

BLANCS,

POUR

AVOCATS

ET POUR

NOTAIRES,

ETC., ETC.

MM. les Greffiers ainsi que MM.
les Secrétaires des Muni-
cipalités

trouveront

aussi toutes les formules
de Blancs dont ils ont besoin

Le tout imprimé sur

BON PAPIER,

et à des

PRIX TRES REDUITS



THEODORE RIVARD,
SELLIER,

Informe le public de la Ville de Jo-
liette et des campagnes environnantes
qu'il tient constamment

UNE GRANDE QUANTITÉ

DE

Harnais, Simple et double,
officiers, Propre et de
Travail.

TRAITS DE TOUTS ESPÈCES

M. Rivard se charge de toutes com-
mandes qu'on lui confie; et il les exé-
cute avec

SOIN ET PROMPTITUDE.

et tout à

DAS PRIX.

Ne manquez pas d'aller visiter son
ATELIER.

Coin des rues St. Paul et Notre-Dame
Joliette, 20 Avril 1866.

N. PILOTE,
TAILLEUR.

RUE NOTRE-DAME.

M. N. P. exécute avec promptitude les com-
mandes qu'on lui confie, et garantit son ouvrage.
Joliette, 11 Avril 1866.